

# L'émigration dans la littérature égyptienne contemporaine\*

Galila EL KADI\*\*

Les idées-images que les émigrés ruraux se font de la ville dans la littérature égyptienne contemporaine sont multiples et contradictoires : lieu de la domination et de l'exploitation, la ville est aussi lieu du savoir et, paradoxalement, lieu de dépravation et de corruption. Elle fascine autant qu'elle rebute, elle fait peur mais exerce un pouvoir d'attraction irrésistible. C'est un monstre, un caméléon qui envoûte et fait perdre aux gens jusqu'à leur existence, une « Sirène » comme l'a appelée Youssef EDRISSE (1968)<sup>1</sup>. Ses femmes sont impudentes, mais belles comme des « princesses », ses hommes sont des « femmelettes » mais oh combien ingénieux !

Au-delà de ces idées-images, il y a les mythes de la ville idéale, propre comme du « cristal », du paradis terrestre où chacun trouve l'accomplissement de ses rêves. Ces mythes caressent l'imaginaire collectif des ruraux et les poussent à aller jusqu'à elle.

À travers des textes littéraires choisis, nous laisserons témoigner les migrants sur leurs tâtonnements des débuts, leurs perceptions de la ville ou, des villes, leur fascination, leurs déceptions, leur intégration, leur exclusion, et enfin, peut-être, leur retour au lieu d'origine...

Commençons par le commencement.

\* Les textes littéraires présentés dans cet article sont traduits par Nafissa El Baqli.

\*\* Architecte urbaniste Orstom, Cedej, 14, rue Gamyet El Nisr, Mohandessine, Doqqi, Le Caire, Égypte.

<sup>1</sup> El Nadaha (*La Sirène*), nouvelle traduite en français par Philippe Cardinal et Luc Barbulessco et publiée aux Éditions Sindbad en 1986.

## LE VOYAGE

« Enfin le monstre noir arriva, déchainé, fonçant sur les rails comme un orage. La terre en tremblait comme au Jour du Jugement Dernier. Les gens se ruaient, se pressaient » (KASSEM, 1967).

Prendre le train pour se rendre en ville est une aventure que des milliers d'émigrés ruraux vivent quotidiennement et douloureusement. Chaque étape de cette odyssée, pitoyable et exténuante, représente un moment exceptionnel pour le migrant. L'agression de la ville, au cours de ce voyage, le rural la subit depuis son point de départ et à tous les instants : lors de l'entrée des trains, « ces machines infernales avec leurs chauffeurs démoniaques » (*op. cit.*), dans la gare d'embarquement, par la rapidité foudroyante de la succession des paysages, les regards méprisants des passagers, la promiscuité avec des inconnus, la rigidité et la complexité des règlements...

Dans le roman de Abdel Hakim KASSEM, *Les Désirs et le chagrin* (1967), on assiste à une scène poignante où une paysanne cherche désespérément son billet de train enfoui sous ses multiples épaisseurs de vêtements. Prise de panique face à l'impatience du contrôleur, impitoyable et insultant, elle perd presque connaissance. Lorsqu'elle retrouve son billet, le contrôleur le déchire en morceaux en lui imposant une amende : « Cela t'apprendra à présenter ton billet à temps », lui dit-il.

Le billet de train prend chez le migrant une importance démesurée. L'affolement qui s'empare du héros de *La Gare des chemins de fer* (EL KHARRAT, 1984), découvrant la perte de son billet, confère à ce petit ticket vert la valeur d'un passeport.

« Son cœur plongea dans un abîme sans fond. Il se rendait compte tout à coup qu'il n'avait pas ce billet. Il ne sortirait donc pas. Aucune échappatoire. Il était sans billet. Et ces visages rudes, brutaux, qui le fixaient de près, de leurs yeux ronds, saillants, aux paupières sèches et brunes : tous avaient des visages non rasés, qui devaient piquer... Des visages auxquels il importait peu de savoir qui il était, qui ne le connaissaient pas, qui ne se souciaient de rien d'autre que du billet. Leur uniforme noir — ou bleu foncé — avait des rangées de boutons en cuivre globuleux semblables à d'autres rangées d'yeux métalliques qui le fixaient... le fixaient...

Il recula, se tourna et courut. Comme si toute sa vie était en danger. Chaque seconde passée de plus dans la gare grossissait la mesure de son crime, prouvant sa culpabilité, rapprochant le moment de la sentence ; il ne serait pas gracié, il ne lui serait pas pardonné d'être sans billet. Il devait fuir. Il devait s'échapper. Maintenant. » (p. 13)

Plus angoissante que la perte du billet de train est la crainte de se perdre soi-même, à la sortie du train dans la cohue des voyageurs qui se précipitent et se bousculent dans l'agitation de l'arrivée, ou encore à l'extérieur de la gare, dans une ville inconnue. Édouard EL KHARRAT (1984) décrit cette étape du périple comme un cauchemar où l'adulte redevient un enfant égaré, désorienté, pris de panique au milieu de l'indifférence d'autrui :

« Il se retourna subitement, la gorge serrée par la stupeur. Il était perdu, égaré. Il ne trouvait plus sa mère à ses côtés, perdue dans la foule. Les gens sortaient à la file, un flot ininterrompu de personnes étrangères. Et lui était tout seul, tout petit. Il ne connaissait pas le chemin de la maison, ni même la rue. Il ne parviendrait jamais à la maison, ne retrouverait jamais sa mère ni ses sœurs...

Il remonta le flot, se heurtant aux jambes des gens qui se pressaient vers la sortie et se faufilaient parmi eux. La surprise l'avait rendu muet et il ne pouvait plus crier [...] Il sera à jamais perdu dans cette ville terrifiante et énigmatique qui s'ouvrait au sortir de la gare. Perdu entre le tramway et les autobus, et les voitures, et les gens...

Les longues rues aux noms inconnus se le renverraient une à une, les murs des maisons défileraient devant lui. Toutes étrangères, muettes, inconnues. Et il ne retrouverait jamais sa maison. » (p. 16-17)

Au terme de ce premier voyage initiatique, l'émigré acquiert un peu d'expérience ou succombe, s'il capitule comme le héros de EL KHARRAT.

À la sortie de la gare commence un autre périple.

## L'ANGOISSE DE LA PREMIÈRE RENCONTRE

Le rural reçoit toute la violence de la ville à la sortie de la gare. La foule, les bruits, les passants, les cris des vendeurs, les voitures, les autobus... Ce qui se passe en lui, autour de lui, dépend de la façon dont il a vécu le voyage. Dans les *Théophanies* de Gamal EL GHITANI, (1982), on voit s'exprimer une gamme de sentiments confus, les hallucinations véritables d'un émigré qui débarque à la gare centrale du Caire :

« *As-Salam 'alaykom*. Que la Paix soit sur vous. Dieu vous ait en sa clémence et sa bénédiction. Je revins à moi, mes chers et dignes (amis), et je repris mes esprits après la foudre et l'évanouissement ; et voici que je me retrouvais Place Bab-al-Hadid [itt. La Porte de Fer : la gare centrale du Caire], en une année inconnue, en un mois que je ne puis nommer, en un jour au nom ignoré. Je ne me souciais même pas de questionner ;

or il apparaît que ceci est un symptôme de désespoir, et que le désespoir est un pas vers l'oubli. Je me rendis compte qu'il me maintenait à l'étape de la rencontre et de la réceptivité, soit un autre degré de souffrance qui s'abattait sur moi et que je subissais en toute humilité. » (p. 223)

Pour calmer ses inquiétudes, et conjurer le destin dans ce monde inconnu, le héros de EL GHITANI (1982) va implorer la protection d'un saint, El Hussein, petit-fils du prophète dont le mausolée se trouve dans la vieille ville du Caire.

« Je me ferai violence et demanderai mon chemin vers le mausolée d'El-Hussein ; je le visiterai, lui demanderai de me placer sous sa protection, de veiller sur moi, étranger dans cette ville, d'écarter de mon chemin les mauvaises gens, car je suis sans mère, sans père, nul ne se soucie de s'enquérir de moi ou de demander de mes nouvelles, et si ce tramway m'écrasait ou me heurtait, ou bien cette voiture, mon âme sera libérée et mes jours prendront fin. Je suis sans famille et j'ignore ce que le destin a écrit pour moi au Caire. » (p. 229)

On retrouve le même appel lancinant et désespéré lancé à El Hussein par le protagoniste de *Hamam El Malatili* d'Ismail WALLEY EL DINE (1960) :

« Je souhaite dormir, ô 'amm Hussein [oncle Hussein]. Je suis étranger au Caire. Je n'y ai pas trouvé de main secourable. Je cherche du travail depuis dix jours. J'ai mon baccalauréat et pourtant je chôme. Le Caire est-elle une ville moite et gluante ? » (p. 45)

La mosquée, le mausolée d'un saint vénéré, les *Zawyas*<sup>2</sup>, ne sont pas simplement des lieux de superstition dont le *Gywar* (proximité) procure au migrant l'apaisement et la sécurité dans une ville où il se sent étranger. Ces lieux sont également des points d'ancrage de son identité culturelle et religieuse. Dans le roman de Yéhya HAQQI, *La Lampe de Om Hachem*, écrit en 1944, le père de famille, Ragab, est venu de son village pour s'établir dans la capitale au début du siècle. Il choisit d'habiter à proximité de la mosquée qu'il vénère, celle de Sayéda Zeynab, dont son propre père l'obligeait, enfant, à baiser le seuil lors de leur venue annuelle au Caire.

Ces lieux jouent surtout un rôle important dans l'insertion sociale du migrant. Ce sont les ports d'attache des ruraux dans la ville, des oratoires où le rite et la familiarité les lient à telle ou telle compagnie de fidèles souvent originaires d'une même région, voire d'un même

<sup>2</sup> La *Zawya* est un « sanctuaire culturel » ; le mot peut désigner aussi une petite mosquée ou un oratoire. Elle peut être adjointe à une mosquée ou former un corps de bâtiment séparé. On y organise des séances de lecture du Coran.

village. Cette structure villageoise et religieuse recouvre quelquefois une structure corporatiste : les ouvriers du bâtiment du village de El Ganayem au sud de la région d'Assiout sont établis dans la zone de Moqattam au Caire, non loin de la mosquée et *Zawya* des Sadate El Wafaéya. C'est là que se dirige Hassan Abou Dabb, héros du roman de Khayri CHALABI, *Au Début fut le Fils* (1990), à la sortie de la gare centrale du Caire. Après s'être assuré de l'existence du petit bout de papier où est inscrite l'adresse des gens de son village, il commence sa quête. Celle-ci prend quelquefois chez le rural des dimensions douloureuses et épuisantes comme le montre EL GHITANI (1982) dans ses *Théophanies* :

« [...] et je vis mon père arrivant des confins de la ville, se hâtant. Je le vis fatigué avec sa *galabieh* (longue robe paysanne) aux pans poussiéreux ; il paraissait en pleine maturité sans que je puisse discerner ni son âge ni l'année de l'événement, bien que j'aie pu savoir qu'il était sans gîte, qu'il en était à ses premiers jours dans la capitale, qu'il ne connaissait pas encore ses rues, ses quartiers, ses ruelles, ses impasses, et que pour passer d'un endroit à l'autre il devait se renseigner, s'enquérir, se documenter, exhiber des adresses inscrites. Je compris qu'il se rendait chez un de ses "pays" dans un faubourg proche et qu'il en avait pour longtemps ; je le vis regarder autour de lui, je vis sa perplexité, une perplexité qui lui était particulière, qui émanait de ses traits, de sa peine, de sa détresse. Il s'arrêta subitement, regarda autour de lui comme s'il était à la recherche d'un secours invisible. Il dit : "Oh mon père..." , s'allongea, posa sa tête sur la pierre, et une seconde plus tard glissa son bras sous la tête... » (p. 229)

Mais la première rencontre avec la ville peut aussi être vécue d'une tout autre façon, quand l'émerveillement chasse l'angoisse et la peur. Fathéya, l'héroïne de *La Sirène* de EDRISSE (1968) se remémore son premier contact avec Le Caire :

« Elle s'était figurée, en descendant du train — alors que la peur et l'étonnement manquaient de la rendre folle, et que Hamed parvenait après bien des efforts à la faire sortir sur la place de Bab el Hadid —, qu'il y avait en ville une grande célébration religieuse pour laquelle les gens se rassemblaient en foule nombreuse. Ce devait être l'explication de tout ce tumulte. En riant — du rire de celui qui sait tout —, Hamed lui avait dit "c'est comme ça tous les jours..." quelle ville que celle-là où les gens vivent tous les jours comme des jours de fête ! (p. 27-28)

## PERCEPTIONS DIVERSES

Les perceptions de la ville par les émigrés varient selon leur lieu d'origine, leur milieu, leur culture, leur métier, ce qu'ils sont venu

chercher dans la ville, l'idée qu'ils se font d'elle et d'eux-mêmes. Ces perceptions, extrêmement diversifiées, sont forcément partielles, car nul n'est en mesure de saisir une ville dans son entier.

Dans *Les Sept jours de l'homme* de KASSEM (1969), le héros, Abdel Aziz, porte-parole de l'auteur, se rend avec ses parents à la ville de Tanta pour y accomplir le pèlerinage annuel au mausolée de Sayed El Badawi. Le regard qu'il porte sur les ruraux et leur perception de la ville le renvoie à sa propre image.

« [...] il se prit à distinguer des têtes de villageois ; les *taquiehs* (bonnet) et les *galabiehs* commençaient à faire leur apparition dans la rue. à se répandre en désordre. Ils marchaient en groupes distants, ahuris, les yeux écarquillés, se retournant prudemment. Abdel Aziz reconnut dans leurs yeux ce qu'il ressentait intérieurement : cet attrait pour la propreté, la beauté, le grandiose. Des yeux qui buvaient les scènes curieuses qui les entouraient et des mains qui se cramponnaient aux cannes en jonc... pourquoi ?... Par simple habitude peut-être ou par peur... Cette peur qui emboîte le pas au villageois lorsqu'il fonce vers la ville ; la poignée de la canne bien serrée dispense une certaine sécurité intérieure » (p. 115)

Abdel Aziz procède à une comparaison entre son village et la ville de Tantah. Il constate avec plaisir et malice l'évanescence d'un monde rural sous-développé et la naissance d'un nouveau monde où règnent l'ordre, la beauté et la propreté.

« Mehallah n'est qu'un grand village avec sa poussière, ses mouches, sa rivière. La rue al-Bahr à Tantah est autre chose : avec ses parcs bien dessinés, ses arbres élagués, les façades des grands immeubles... Il y avait bien là une rivière autrefois mais elle a été remblayée et remplacée par cet agencement admirable d'arbres taillés et de hauts immeubles. Il percevait comme des échos de voix lointaines sous ses pas : les querelles des femmes au bord de la rivière à Tantah ; il rit sous cape : lointains et enfoncés dans l'asphalte, les mouches, les moustiques et les puces, sépulcre du jour et de la nuit au village ; rien ne vaut la propreté et l'ordre ; sous ses pas, le bourdonnement lointain de ces voix enfouies, ensevelies sous la chaussée » (p. 114)

Le regard que porte Abdel Aziz sur son propre milieu devient aussi négatif que celui d'un étranger :

« [...] Les façades regorgeaient de femmes tantaouies ; la femme tantaouie ne quittant jamais sa fenêtre. Au village, on basculait de la rue au fond de la maison rien qu'en passant la porte ; et au fond des maisons se trouvaient les femmes, telles des vaches. Alors qu'ici, elles s'interpellaient les unes les autres et riaient d'un long rire lascif... Les décolletés des robes s'écartaient, révélant à moitié les seins lourds sous les robes légères... Leur

chevelure luisait sous les foulards glissant en arrière et brodés de paillettes » (p. 118)

L'idée-image de la ville symbole du progrès et libératrice de la femme se retrouve dans *Au Temps, Il y a une suite* de Ahmad ABD EL HALIM ABDALLAH (1963 a). Le héros, Salah El Négoumy, rêve de devenir artiste. Il émigre au Caire, travaille comme journaliste et fréquente les milieux intellectuels. La mort de son père le contraint d'effectuer un court séjour dans son village d'origine. Pris par une nostalgie mélancolique du Caire, il nous en livre une vision où se mêlent le réel et l'imaginaire :

« Il revit en pensée les rues toutes reluisantes du Caire la nuit. Des hommes en bottes les faisaient briller davantage après le départ des derniers noctambules. Des minarets qui touchaient la lune. Des cœurs. Des livres et des maisons où se réunissaient des penseurs. Et des femmes... Qui donnaient à la vie une impulsion et un charme. Dans leur sac-à-main, un bâton de rouge à lèvres côtoie un stylo. Un petit miroir. Un agenda de rendez-vous d'affaires. En pantalon sur les bateaux de croisières. Tout un monde où chaque mouvement est fonction d'un autre. Où surgit chaque jour une idée qui rend le passé plus lointain, le présent plus cohérent et le futur plus attrayant. Un monde... où même les mendiants sont doués et vous poussent à leur faire la charité... Même les voleurs parmi eux sont ingénieux » (p. 45)

Remis en présence des coutumes, des rites et de la pauvreté de l'environnement culturel des siens, Salah se heurte à une réalité oubliée et constate sa difficulté d'adaptation :

« Salah sentit qu'il n'était pas fait pour vivre à la campagne et il se souvint des rues du Caire. Les nuits et les soirées volées alors qu'il étudiait à Mansourah. La Place de l'Opéra et les affiches étalant des noms de vedettes. Les soirées pluvieuses, les marrons chauds, l'odeur des cacahuètes grillées, des cigarettes et des allumettes à la porte du cinéma Emad Eddine. La sombre ruelle sinueuse près de Dar-al-Kutub (litt. "La Maison des Livres", la Bibliothèque nationale) et qui joignait la rue Mohamad Aly à Al-Khalig. Celles qu'il prenait contre des murs bariolés. Même l'amour était lié, par pure coïncidence, à cet endroit. Et les revues littéraires, surtout celles dont la couverture était ornée de motifs arabes comme une décoration murale de mosquée historique. Et ce qu'il lisait de temps à autre sur des luttes en vue de diffuser les lumières. » (p. 43)

Dans *La Sirène* de EDRISSE, nous trouvons la plus complète expression des fantasmes, de l'éblouissement et de l'émerveillement d'une jeune paysanne fascinée par la capitale. Fathéya vient juste de se marier avec Hamed, émigré depuis quelque temps au Caire, qui travaille comme concierge d'un immeuble de dix étages situé dans l'un des

quartiers cossus de la capitale. Fathéya a toujours pensé vivre un jour « au sein de la grande cité, dans la splendeur et la magnificence de ce centre du monde, qui transforme ceux qui y vivent en véritables seigneurs » (p. 25) ; elle en avait même l'intime certitude car des voix intérieures lui susurraient :

« Là-bas tu iras... Où sont les grands boulevards, magnifiques et si propres que tu pourrais t'y coucher et dormir sans qu'aucune terre ne te souille... Où tant de lumières brillent dans le soir que la nuit paraît plus lumineuse que le plus brillant des jours... Où les femmes ont tant de beauté qu'on les prendrait toutes pour des Européennes... Où des hommes glabres et au teint rose circulent au volant de limousines, et dépensent, sans qu'il paraisse leur en coûter et sans compter, des mille et des cents au cours d'une même journée... Où abondent les victuailles, où rôtissent les viandes et se répandent les fumets... Où se dressent les palaces, et où coule le Nil et où il s'épanouit... Dans ce paradis elle s'établira. » (p. 26)

En effet le rêve de Fathéya s'est concrétisé et Le Caire : « [...] lui paraît encore plus fantastique que tout ce qu'elle avait imaginé, plus magnifique que tout ce qu'avait pu lui narrer sa cousine, mille fois, un million de fois plus grand, plus beau, plus stupéfiant ! Était-il possible qu'il y eut tant de gens, tant de larges avenues et tant d'esplanades ?... Et comment pouvait-on vivre au milieu de tant et tant de véhicules circulant à la vitesse de la foudre, alors qu'une seconde d'inattention laisserait des regrets pour toute une vie ? Ces magasins... Ces boutiques, ces réclames, ces lumières... Des lumières, de toutes les couleurs du spectre, qui s'allumaient et s'éteignaient en une sorte de symphonie... L'animation, l'agitation, les cérémonies et les fêtes religieuses... » (p. 26-27)

*Les Sept jours de l'homme* (KASSEM, 1969) expose la perception d'une ville provinciale par un rural de passage ; *Au Temps il y a une suite* et *La Sirène* décrivent respectivement le regard complaisant d'un émigré urbanisé amoureux de la ville et celui ébahi d'une jeune paysanne fascinée par la capitale ; Abdallah YEHIA EL TAHER (1983) dans *Mes Jours dans la ville* choisit, lui, de faire parler un chien fraîchement émigré en ville.

« À la ville, un soir vaut deux jours... un jour, deux soleils. Les gens de la ville se répandent sur les chaussées comme une eau de ruissellement... leur accoutrement est aussi étrange que pour un jour de foire ou de fête. J'ai vu l'inimaginable en flânant dans les marchés de la ville : Un oiseau coloré emprisonné ET QUI CHANTE DANS SA CAGE ! Une lumière de toutes les couleurs, des couleurs qui clignotent et qui échangent leur place. Des créatures, des chaussures, des vêtements et des balles d'enfant, emprisonnés dans des cages en verre. Une femme suspendue à une balustrade



crie sans voix en se noyant dans l'eau de la mer et nul ne se porte à son secours ! » (p. 331)

À ces perceptions multiples et variées des villes s'ajoutent les représentations idéologiques de la ville dévoreuse des terres agricoles, destructrice de la nature et exploiteuse de la campagne, telles qu'exprimées dans *Théophanies* de EL GHITANI ou dans *Du Temps, il y a une suite* de EL HALIM ABDALLAH.

« [...] et je perçu une voix étrange qui me parlait dans ma langue, une voix à l'intonation étrange, au timbre bizarre. Je me rendis compte qu'elle émanait de l'une des pierres alignées dans le mur du quatrième étage et qu'elle me disait qu'avant d'avoir été prise et taillée, avant d'avoir été scellée dans ce mur, elle gisait dans un champ voisin car à l'époque les champs verdoyants couvraient toute la région qui, par la suite, a été défrichée, asphaltée, surmontée de bâtiments. » (GHITANI, 1982 : 66)

« Il avait l'impression que la rue éclairée du Caire était responsable des ruelles sombres du village Al-Negoumy... Que ces yeux au regard vif, expressif, beau étaient responsables de tous les yeux atteints de conjonctivite au village Al-Negoumy. Jusqu'à ce sillage de parfum qui demeurait dans la pièce et qui était responsable de toutes les odeurs des mères, odeurs d'allaitement et de traite des bestiaux... Ainsi les cerveaux éclairés n'étaient pas moins responsables que ne l'étaient les rues éclairées de l'obscurité qui planait sur le village Al-Negoumy. » (ABDALLAH, 1963 a : 80)

## EXCLUSION, DÉCEPTIONS ET DÉPAYSEMENT

Mû par un désir de réussite, d'intégration, voire de conquête de la ville, l'émigré est souvent condamné à subir les avatars de ses aspirations : l'échec, la perte et l'exclusion. La véhémence de sa déception est à la hauteur de la force de ses ambitions, de ses espoirs, de l'amplitude de ses illusions, du mythe qu'il s'est construit de la ville.

Dans *Hamam El Malatily* de WALLEY EL DINE (1960), le héros, après avoir obtenu son baccalauréat, est venu dans la capitale chercher un travail. Il espérait par la suite faire venir ses parents et les installer au Caire, cette ville « lumineuse qui nous fera une place, à vous et moi » (p. 37).

La ville lui offre une place, mais pas celle qu'il convoitait. Au lieu de travailler « dans une société qui occupe un immeuble à multiples étages, avec ascenseur, avec plantons en livrée », il se retrouve ouvrier dans un bain maure de la vieille ville :

« jeté par le sort, dans un endroit quasiment enseveli sous terre, avec une seule boutique à fleur de terre où l'on façonne des bijoux, il devient responsable des eaux chaudes et froides ainsi que du brasier noir de fumée destiné à la cuisson des fèves qu'il fallait alimenter d'ordures et de goudron » (p. 54).

L'échec ici s'accompagne d'une déchéance, difficile à supporter par ce jeune émigré semi-instruit qui finira par retourner à sa ville provinciale pour éviter la déperdition.

Dans *La Sirène* de EDRISSE (1968), l'échec n'est pas lié à un problème d'emploi adéquat, il est plutôt la conséquence de la débauche. Fathéya, la femme du concierge, succombe au charme d'un des habitants de l'immeuble. Son mari, qui la surprend en flagrant délit, se trouve incapable d'agir. Au lieu de la tuer, il se met à pleurer : « [...] Aurait-il ainsi pleuré s'ils étaient demeurés dans leur village ? Serait-il, lui aussi, frappé de la malédiction ? Était-il également vaincu par Le Caire ? » (p. 48), se demandait Fathéya avec stupéfaction.

Vaincus, écrasés, trahis, par une ville où ils ont cru pouvoir réaliser leurs rêves, mais qui en fait les a toujours ignorés, les jeunes ruraux se décident à la quitter : la pitance et la défaite du retour contraste avec l'euphorie et l'enthousiasme de l'arrivée :

« La petite troupe progressait en longeant les murs pour se protéger du froid de l'aube, engloutie à chaque fois par l'ombre des hauts bâtiments. Dans le silence et l'indifférence, cette modeste caravane se faufilait hors de la grande ville qui les avait toujours ignorés, et les ignorait aujourd'hui encore. Elle ignorait l'angoisse qui étreignait leur poitrine, et s'abandonnait avec innocence au sommeil, la conscience en repos, comme si elle ne s'était rendue coupable de rien... La colère s'empara de Hamed au point qu'il faillit se mettre à frapper de son baluchon les vitrines lumineuses des magasins, les automobiles rutilantes et même l'asphalte brillant ! Tout son être était révolté, au point qu'il ne supportait plus de marcher dans ses rues : elle n'était plus une ville pour lui, mais un cauchemar affreux et terrible » (p. 49-50)

Le triomphe de la ville sur l'émigré peut prendre une autre forme que le refoulement vers le lieu d'origine, une forme plus connue et vécue par des millions d'habitants, celle de l'exclusion vers la périphérie. N'ayant pas le droit à la vraie ville, puisqu'elle ne peut s'étendre et se construire à la vitesse de l'immigration, le nouveau venu se trouve le plus souvent assigné à résidence dans ses faubourgs informels ou dans ses taudis centraux. Cet état de fait exacerbe son amertume et sa déception.

Dans *Le Destin des chambres funestes* de KASSEM (1982), le héros, Abdel Aziz, quitte son village natal pour la ville provinciale de Mit

Ghamr, puis s'installe à Tanta pour y effectuer ses études secondaires. Après son baccalauréat, il s'inscrit d'abord à l'université d'Alexandrie où il passe quelques années, avant de s'établir définitivement au Caire. Abdel Aziz erre de ville en ville, il change de ville, de logeur, de quartier, de chambre, mais c'est toujours le même quartier, excentré, où il croupit dans une chambre étroite et misérable. Rendant visite à son oncle qui habite dans la banlieue sud du Caire, il constate la communauté de leur destin.

« [...] Sa maison n'était guère différente de celle de Mit Ghamr ni des dizaines de maisons dans lesquelles cet oncle maternel avait passé sa vie, courbé sur les jeux de dames qu'il décorait pour les autres. Dans ce milieu s'était écoulée la vie de l'homme, jusqu'à la vieillesse. Abdel Aziz voyait la déception sur le visage de l'oncle maternel, plus profonde, ayant pénétré l'âme et le corps terrassé par l'âge et la maladie. Abdel Aziz se leva et rentra chez lui » (p. 120)

Jeté en prison pour des raisons politiques, il se met à ressasser :

« Il se remémorait tous les jours, tous les toits sous lesquels il avait dormi, tous les murs, toutes les chambres. Était-ce la fin du périple, ou bien une chute, une erreur, un suicide par désespoir. Il ne trouvait pas de réponse. [...] La question, c'est la laideur des demeures. On est jeté d'une fosse à l'autre, on est humilié, sans aucun respect pour la notion d'esthétique, touché dans sa conscience et son humanité. Alors on se doit de dire non. Ni par bravoure, ni par noblesse, ni par témérité. Mais en un gémissement humain naturellement émis par la force de l'humiliation. Un gémissement impossible à étouffer. » (p. 82)

Frustré de la ville, de la beauté, se sentant avili, Abdel Aziz crie toute sa haine pour cette ville qui l'a exclu et dont il a découvert le vrai visage :

« Dans son cœur, il n'y avait plus de foi sauf pour un désir sublime : s'éloigner du hideux, du laid, du médiocre ; désir persistant depuis le début des temps et tout au long de l'Histoire. Dans des annales rongées et vétustes. Le Caire. Un amoncellement de laideur et de vacarme qui rampe obstinément vers les fières images. Parallèlement, un autre amoncellement de laideur et de vacarme rampe vers les âmes, les rendant incapables de faire face à l'usure et à la vétusté. De gens sans âme et sans mémoire. Dans une ville sans âme et sans mémoire. » (p. 117)

Le thème de l'expérience de l'émigré dans la ville se décline à travers une autre variante : le dépaysement. Si certains émigrés arrivent à s'intégrer, en trouvant de l'emploi et en vivant décemment, ils se sentent cependant toujours étrangers.

Dans *Le Paradis vierge* de EL HALIM ABDALLAH (1963 b), le héros Réda fuit la campagne à cause d'un litige autour d'un héritage foncier qui l'oppose à son frère aîné. Il s'installe au Caire et trouve un travail grâce à l'aide de son oncle maternel. Et pourtant :

« Chaque soir, Réda avait l'impression qu'il sortirait pour ne plus revenir. Il se surprenait se fixant dans la glace suspendue au mur et il voyait un étranger dont l'histoire le bouleversait. Un soir, il se posa une question importante : vers lequel des deux fronts devait-il diriger ses forces : la campagne ou la ville ? » (p. 212)

Le sentiment de déracinement de sa mère, Bahéya, est encore plus virulent. Il s'est emparé d'elle depuis son arrivée dans la capitale, et ne la quitta jamais.

« Depuis son arrivée, elle n'avait ressenti aucune affinité à l'égard de la ville. Que de fois n'avait-elle pas souhaité mendier plutôt au village et elle demandait incessamment à retourner auprès de sa tante dans son village paternel. Elle désirait monter à la terrasse et revoir les pigeonniers du hameau de "Madi". [...] La maison campagnarde devint pour elle un symbole de paix. Le vacarme du tramway de la rue Al-Khalig la réveillait la nuit. Elle rêvait alors d'aboiements de chiens dans le village où régnait le silence et sur lequel s'étendait l'obscurité. » (p. 111)

Le dépaysement peut aussi friser l'aliénation comme le montre ces impressions de KASSEM dans *La Migration vers l'inhabituel* (1987) :

« Ne me blâmez pas. Je suis resté étranger aux réalisations de cette époque. Ce temps n'est pas le mien. Tout m'y renie et m'écrase. Je ne trouve pas la joie du cœur. Un système d'orbites imbriquées, complexes, croisées dans lequel tourne ce monde terni, sali, poussiéreux, bruyant. Les bâtisses sont des stèles funéraires. Visages véroleux aux yeux éborgnés... Aux fenêtres, la crainte et la pâleur. Je confonds les routes. Les pancartes, les signalisations me sont hermétiques. Pourtant j'avance sans demander mon chemin. Je me sens à l'étroit dans mes vêtements. Ils me compriment la poitrine. Me ligotent le ventre. Entravent la circulation du sang dans mes veines. J'oublie cela pourtant et je me réjouis. » (p. 46)

Les représentations des émigrés de la ville et dans la ville, dans la littérature nilotique contemporaine, peuvent paraître en décalage par rapport aux transformations récentes des rapports ville/campagne. Tout se passe comme si la campagne et ses habitants étaient demeurés isolés, comme si la télévision n'existait pas, comme si le développement des moyens de communication, la rapidité de la diffusion des informations et des images, la diversification du champ migratoire et son amplification, le nivellement entre le monde rural et le monde

urbain, n'avaient pas altéré l'imaginaire collectif associé à la ville. Cependant, il existe une donnée évidente et indéniable qui légitime ce genre de représentations ; c'est celle de la ville phare, la métropole, qui demeure toujours un objet fascinant, un mirage qui déçoit ceux qui y croient.

Laissons donc la parole pour finir au grand poète nubien Hagag El Bay, un des chantres du dialectal qui crie son refus du mirage.

*Je te hais toi la falsifiée  
Je hais ton néon... je hais ta publicité  
Je hais tes chants  
qui puent le délavé  
Je te hais pour ton manque  
de sensibilité  
pour la perte de la fidélité  
Toi... où tous les braves sont des chiens  
et où les hommes ne valent rien.*

(Publié dans l'hebdomadaire El Ahali du 11 octobre 1991).

## BIBLIOGRAPHIE

- ABD EL HALIM ABDALLAH (A.), 1963 a — *Lilzaman Baquéya (Au Temps, Il y a une suite)*, Le Caire, Édit. Maktabet Masr.
- ABD EL HALIM ABDALLAH (A.), 1963 b — *Al Ganna El'Azraa (Le Paradis vierge)*, Le Caire, Édit. Maktabet Masr.
- CHALABI (K.), 1990 — *Awelha walad (Au Début fut le Fils)*, Le Caire, Édit. Rowayat El Héhal.
- EDRISSE (Y.), 1968 — *La Sirène*, Paris, Édit. Sindbad.
- EL GHITANI (G.), 1982 — *Al Taggalat (Théophanies)*, Le Caire, Édit. Dar El Mostaqbal.
- EL KHARRAT (E.), 1984 — *Mehatet El Sekka El hadid (La Gare des chemins de fer)*, Le Caire, Édit. Al Hayat Al amma Lil Kitab.
- HAQQI (Y.), 1944 — *Qandil Om Hachem (La Lampe de Om Hachem)*, Le Caire, Édit. Dar El Hilal.
- KASSEM (A. H.), 1967 — *Al Achwaq wal Assa (Les Désirs et le chagrin)*, Le Caire, Édit. Al Hayat Al'amma Lil Kitab.
- KASSEM (A.), 1969 — *Ayam El Ensan El Saba'a (Les Sept jours de l'homme)*, Le Caire, Édit. Al Hayat Al'amma Lil Kitab.
- KASSEM (A.), 1982 — *Qadar El Ghoraf El Moqbéda (Le Destin des chambres funestes)*, Le Caire, Édit. Matbou'at Al Qahéra.
- KASSEM (A.), 1987 — *Al Hégra Ila Ghayr Al Maalouf (La Migration vers l'inhabituel)*, Le Caire, Édit. Dar El Fikr.
- WALLEY EL DINE (I.), 1960 — *Hamam El Malatili*, Le Caire, Édit. Maktabet Gharib.
- YEHA EL TAHER (A.), 1983 — *Ayami fil Madina (Mes Jours dans la ville)*, Le Caire, Édit. Dar El Hilal.